L'ART SACRÉ

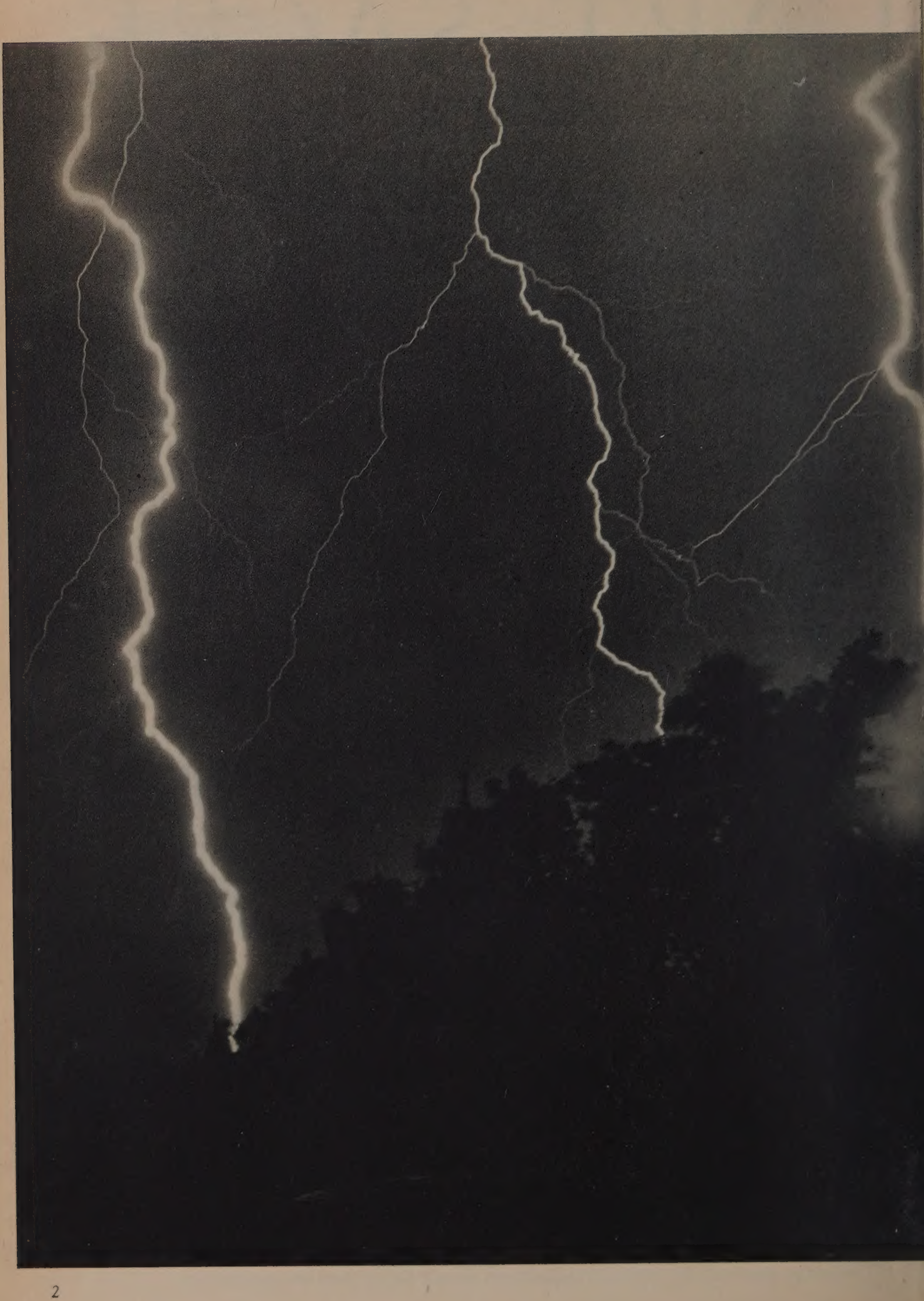
Revue mensuelle



A l'école permanente DES BEAUX-ARTS

3-4

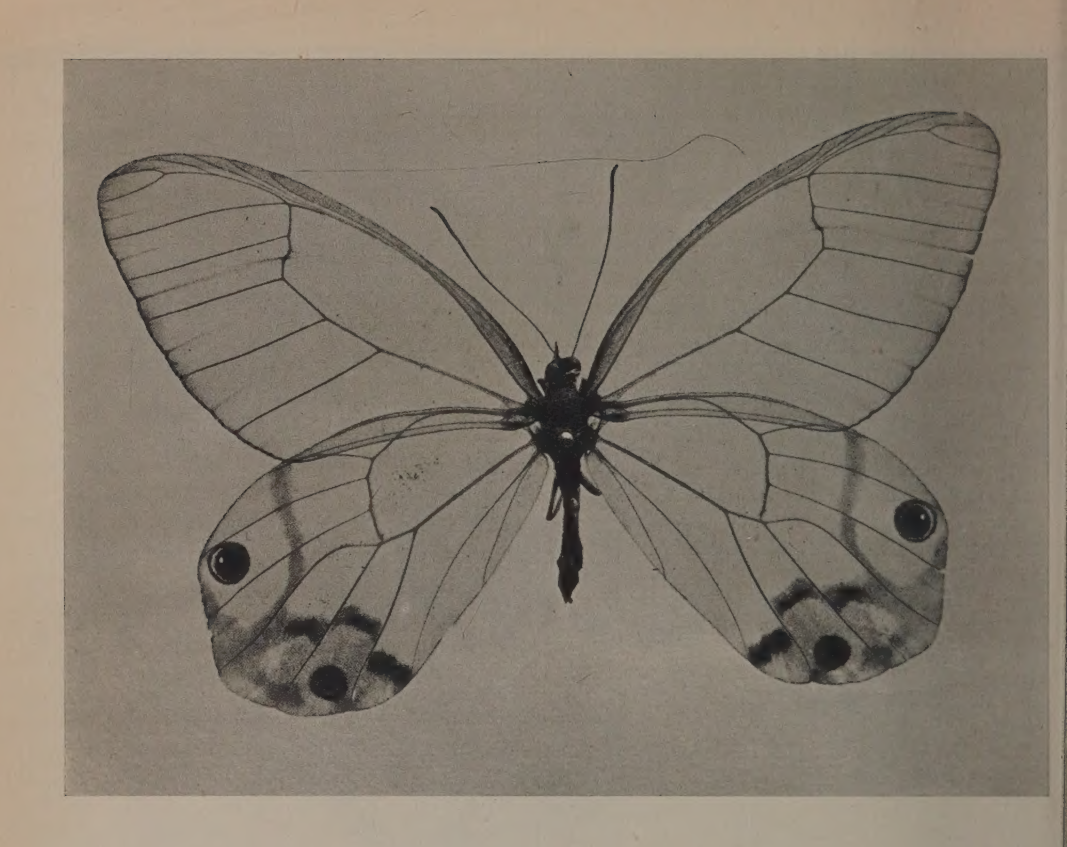
Novembre-Décembre 1957





J'ai rêvé longtemps à ce numéro. Tantôt il me paraissait répondre à une urgente nécessité, tantôt il s'éloignait de moi comme une chimère. Lorque le Père Henry vint me proposer de collaborer à l'Initiation des religieuses à la théologie, *il me contraignit à un travail de réflexion qui porte aujourd'hui des fruits divers. Le genre littéraire d'un chapitre de manuel n'est pas celui d'une revue. Il manque surtout au premier les précieuses images que la revue peut offrir à ses lecteurs. Si nous reprenons ici les idées et parfois même les phrases de notre travail plus didactique, elles trouvent dans les photographies un commentaire plus éloquent que ceux que l'on peut écrire.*

fr. A.-M. COCAGNAC



A l'école des Beaux-Arts

IL faut *apprendre à voir ;* c'est le plus urgent et aussi le plus difficile. Cet apprentissage ne ressemble pas aux autres. A l'école des mathémathiques on est prié d'abord d'apprendre sa table de multiplication, le reste se déduit. Quel sera le sort de nos intuitions littéraires si nous n'avons d'abord peiné au banc de l'orthographe et de la conjugaison; ne démonte-t-on pas les secrets du rythme phrasé avec l'outil de l'analyse? Mais en matière d'art et très spécialement d'art sacré, l'intuition poétique rejoint les appels spirituels les plus profonds. On ne commence pas par les tables de multiplication ou de conjugaison. Il n'y a guère de d'abord et d'ensuite, tout va de pair, comme la vie. Il ne vient à l'idée de personne de fusiller un oiseau pour étudier son vol. Découpez l'art sacré en principes et conclusions et vous obtiendrez je ne sais trop quelle volaille morte. Il faut *apprendre à voir* des formes qui palpitent, qui chantent, qui s'appellent ou se repoussent, s'accordent ou divorcent bruyamment. Les formes vivent.



Calme, calme, reste calme, connais le poids de la palme...

Paul Valéry.



Alignements de Kerzerho, Morbihan.

Henri Focillon nous l'a rappelé et pour les approcher il faut toute la patience du naturaliste caché dans les fougères pour étudier le comportement d'un animal farouche. Souvent, au cours de conférences, il m'arrive de montrer sur l'écran de projection — cette fenêtre du monde — quelque architecture nouvelle ou quelque peinture neuve, ruisselante d'imagination. Certains publics — que je nommerais volontiers bourgeois si je cédais à la mode — chuchotent, ricanent ou échangent, dans l'ombre propice de la salle, des propos lâchement ironiques. L'idée ne leur vient pas un instant que la forme nouvelle qui vient d'apparaître à leurs yeux est peut-être une fleur demi-close qui attend le silence et l'effort d'une bonne curiosité pour s'épanouir et livrer ses secrets. Cette minute de silence, on ne l'observe plus car l'esprit n'est plus tempéré de patience et d'humilité. Ces humbles qualités sont pourtant la porte de l'émerveillement. Les philosophes grecs nous ont dit de ce mouvement de l'âme qu'il précédait la connaissance. Comment donc ces esprits ironiques entreraient-ils dans ce



Croix à Guillac, Morbihan.

sanctuaire de la vie qu'est l'art, s'ils n'ont pas laissé à la porte les lourdes chaussures de leur vanité et de leur impatience? Quand le réflexe critique précède la considération, le cœur et l'esprit s'isolent en un désert où rien ne peut germer.

Cette sottise est d'ailleurs un mouvement de défense, c'est son propre néant que l'âme ne veut pas s'avouer. Par ses jugements hâtifs elle se défend de l'inconnu qui pourrait jouer dans son cœur le rôle d'un réactif et faire apparaître tant à ses propres yeux qu'aux yeux du monde sa vanité intérieure.

Il faut donc se mettre à l'école, à la grande école des Beaux-Arts qui dure toute la vie. Pas d'autre inscription à payer que le tribut spirituel de cette patience et de cette humilité. Les cours commencent aussitôt. Tout devient enseignement, les formes de la nature, le jeu des nuages, les arbres et les fleurs, le dessin des enfants, la beauté d'un tissu, la simplicité d'un pot de grès. Cette école n'a pas de concours d'admission et de diplôme de sortie. Il suffit



Clocher de l'église de Gatteville, Manche.

d'avoir des yeux pour voir. Elle dure aussi toute la vie; on ne devient jamais quelqu'un-qui-sait s'opposant à ceux-qui-ne-savent-pas, mais de perpétuels écoliers de la création qui révèle peu à peu à travers ses splendeurs la beauté rayonnante et inépuisable de Dieu.

Quand on a commencé à saisir, à travers les multiples expériences de la vie des formes, les traces de cette clarté surnaturelle, la formation du goût rejoint une attitude profondément contemplative faite de recueillement et de docilité. Le regard se purifie et se calme; il opère de subtils discernements qui ne vont pas chercher leur appui dans les dogmes des écoles et des styles mais dans un sens mystérieux qui nous détourne du contrefait pour nous acheminer vers les sources de la pureté.



Calvaire à Bligny-le-Sec, Côte-d'Or.

Vous qui êtes averti de tous ces problèmes, vous qui recevez *Zodiaque* ou l'*Art Sacré* ou l'*Art d'Eglise*, vous lisez, vous lisez beaucoup. Des bulletins, des livres, des manuels d'archéologie. Vous avez décidé de vous former et vous pensez qu'en ce domaine l'histoire est maîtresse. Vous avez en partie raison; en partie seulement car si l'évolution des formes est une prodigieuse école, rares sont les livres qui vous la livrent avec justesse. Vous avez peiné sur les moyens de construction: la voûte d'arête, l'arc de cloître, l'arc d'ogive n'ont plus de secrets pour vous. « Doubleau », « archivolte » et « linteau » ne sont plus des vocables étranges. Vous avez épuisé tous les volumes de vulgarisation qui se sont trouvés à portée de vos mains, toutes les grammaires des styles, toutes les initiations à... Le roman, le gothique,



Eglise de Santa-Coloma, Andorre.



Notre-Dame de Brue-Auriac, Var.

le classique et même le moderne répondent en vous à des idées très précises ; trop précises. Pour chaque style l'exemple parfait surgit dans votre mémoire. Vézelay, Chartres, Versailles et le Raincy. Mais quel dommage qu'une certaine éducation de la sensibilité ne vienne pas prolonger votre effort intellectuel ! Je ne veux pas dire que vous avez perdu votre temps, au contraire, je voudrais seulement que vous ne vous fassiez pas illusion sur votre savoir. Vous possédez peut-être une certaine science des formes, il vous manque encore une nécessaire sensibilité à la vie des formes. Ce qui fait la beauté subtile de Vézelay ou de Chartres ou de Versailles c'est, en grande partie, ce qui échappe à la notion de style. Ce sont les inventions des maîtres de jadis, ces nuances imperceptibles ou ces dérogations éclatantes à la loi, ces hardiesses et même parfois ces hérésies. Non, nous ne retournons pas au chaos mais à la source même de l'inspiration qui échappe à toutes les classifications. Pourquoi ce baldaquin du XVIIIe siècle est-il si beau dans cette abside romane ? Pourquoi ce vitrail du XVIe siècle est-il à sa place dans cette fenêtre du XIIIe ; pourquoi ce clocher moderne est-il dans l'esprit de



Vieilles halles (1675) à Questembert, Morbihan.

cette façade classique? La réponse, vous ne la trouverez ni dans la *grammaire des styles* ni dans le *Dictionnaire raisonné.* Il n'y a là scandale pour l'esprit que si l'on ne voit dans l'esprit qu'une mécanique à enchaîner des raisons. Le cœur a ses raisons... La sensibilité aussi, lorsqu'elle est pure. Où donc trouverez-vous ce complément d'information qui vous manque? Dans le grand livre du monde, en considérant les édifices et les formes dans leur vie même, dans la fécondité de leurs inventions, dans le jaillissement de leurs trouvailles. *Regardez,* c'est là tout ce secret. Mais ne regardez pas que les êtres artificiels. Considérez l'architecture d'un arbre, la construction d'un pistil, la répartition des pétales, la forme des galets, la beauté d'une branche roulée par la mer. Prenez des leçons auprès des coquillages, comparez le rouge d'un géranium au rouge de la sauge, entrez dans une grotte, contemplez la structure des montagnes. Le jour de votre grippe regardez comme la glace fait sur votre fenêtre les plus beaux vitraux qui se puissent imaginer. Allez à l'école permanente des Beaux-Arts, cette école



Chais près de Marseillette, Aude.

qui n'a pas de bâtiment, mais qui a remplacé l'enseignement par le spectacle. Si demeure encore en votre âme cette puissance d'émerveillement que l'on peut lire dans les yeux des enfants, alors tout est sauvé. Devenez l'écolier tranquille d'un monde où les formes vivent comme les plantes et les animaux. Jadis penché sur le creux du rocher plein de cette eau que la mer laissait en s'en allant, vous voyiez apparaître la vie d'un monde qui échappait au promeneur distrait. De même en est-il des formes immobiles si vous avez le goût de délaisser un moment votre système de pensée pour retrouver cette humble immobilité contemplative.

Alors, revenant vers les églises, vous comprendrez *pourquoi* la flèche de Chartres est sans égale, *pourquoi* le Christ de Vézelay est unique, *pourquoi* la chapelle de Versailles n'est pas seulement la fantaisie du grand Roi. Et si vous portez votre regard sur les œuvres modernes vous pourrez les étalonner à la mesure secrète que vous aura communiqué cette contemplation. Affrontant l'œuvre inconnue au mètre intérieur de votre sensibilité vous pourrez les déclarer vivantes, anémiques, vides ou mortes selon le cas.

Vous voyez donc que la culture artistique ne se trouve pas dans les seuls livres. Regardez avant tout le monde mais visitez aussi les musées. L'œil affiné par la contemplation des formes vivantes pourra puiser dans les collections des maîtres de puissantes leçons. Si vous savez déjà regarder une fleur, la fleur de Chardin ou celle de Cézanne vous montrera de nouveaux aspects de son mystère et vous comprendrez alors pourquoi Chardin ou Cézanne sont de grands peintres. Mais si vous ne possédez pas par avance cette finesse d'un regard aiguisé à l'école de la nature, vous admirerez de confiance, sans rien comprendre, votre enthousiasme naîtra d'une convention, non d'une vision. C'est pourquoi les musées n'ont jamais ouvert les yeux de ceux qui ne sont pas d'abord allés les laver à la fontaine de la nature.



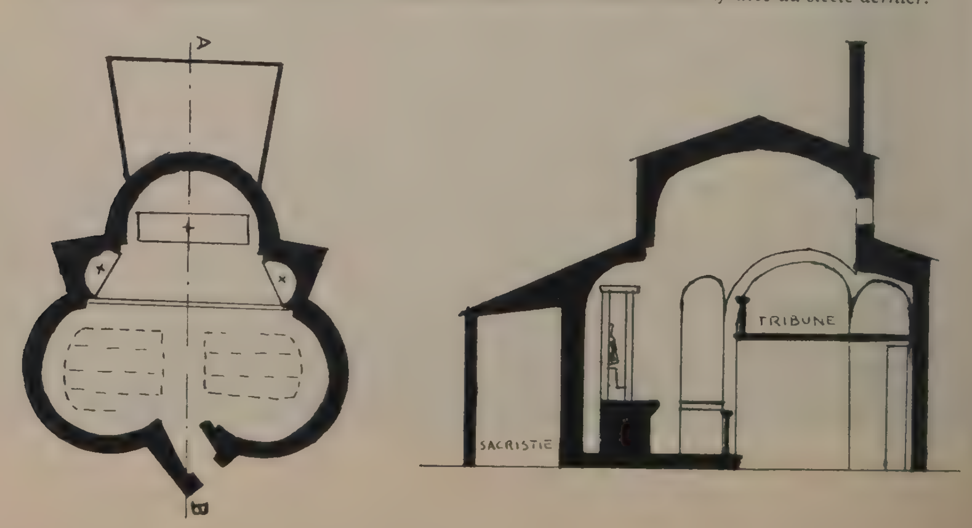
Ombres et lumières sur Planès

Côté soleil

Regardez cette petite église de *Planès*, elle dresse sur le village une silhouette familière; elle n'est pas née d'un effort douloureux de l'imagination, elle semble avoir poussé là comme une fleur. Si vous considérez toutefois de plus près les photos et la coupe que nous donnons à la page suivante vous comprendrez que l'aisance aristocratique de cet édifice campagnard n'est pas facilité mais plénitude; c'est le fruit d'une recherche rationnelle mais qui rejoint par son intelligence la plénitude des formes naturelles. Ce plan trilobé, cette entrée si naturellement déviée, le jeu des coupoles et des trompes rejoint mystérieusement l'harmonie des formes naturelles. Nous sommes ici au sommet d'un art qui livre sa puissance classique dans une œuvre des plus modestes. Si, comme le disait Focillon, ce classicisme est comme le fléau de la balance qui signale sa vie par les imperceptibles variations qui gardent son équilibre, le frémissement des formes, les gaucheries du matériau nous persuadent aussi que cette harmonie n'est pas l'application morte de quelques principes universels, mais une exubérance de vie qui sourd sous la pauvreté comme l'eau sous la pierre.



Eglise de PLANÈS. Autrefois une coupole de bois, entourée d'un balcon recouvrait l'ensemble de cet édifice généralement attribué à l'épaque romane. La sacristie a été ajoutée au siècle dernier.





Intérieur de l'église de PLANÈS.

Côté ténèbres

Mais si vous entrez dans l'église, vous pénétrez dans l'ombre de la sensibilité faussée, de la vulgarité et du laisser aller. Saint-Sulpice règne en maître. Certes il cohabite avec quelques pièces anciennes mais *là justement est le drame*, ON NE VOIT PAS LA DIFFÉRENCE. Celle qui existe entre l'image ancienne et la caricature récente, celle qui existe entre l'harmonie de l'édifice et la cacophonie retentissante de l'aménagement contemporain. Le mal a des racines profondes car Saint-Sulpice n'est pas un art c'est un *état d'esprit*.



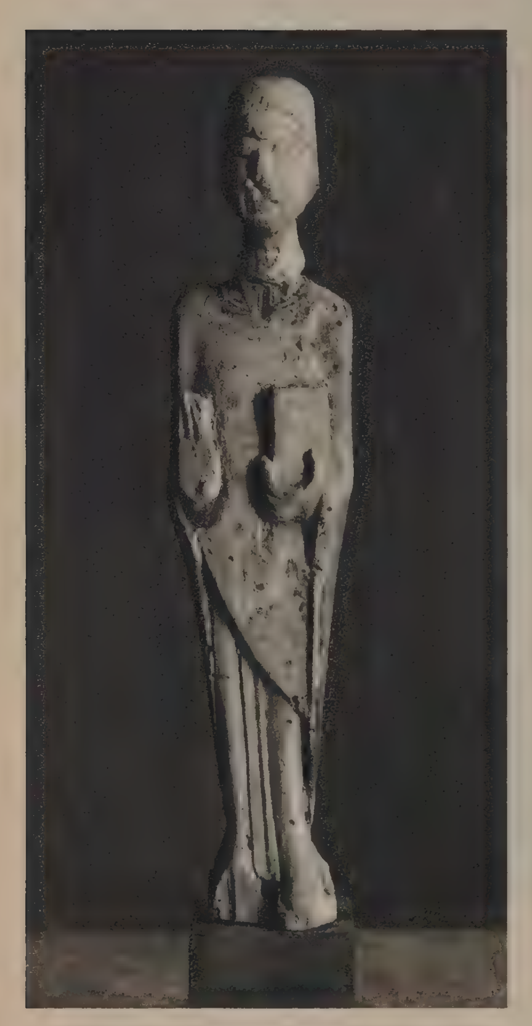


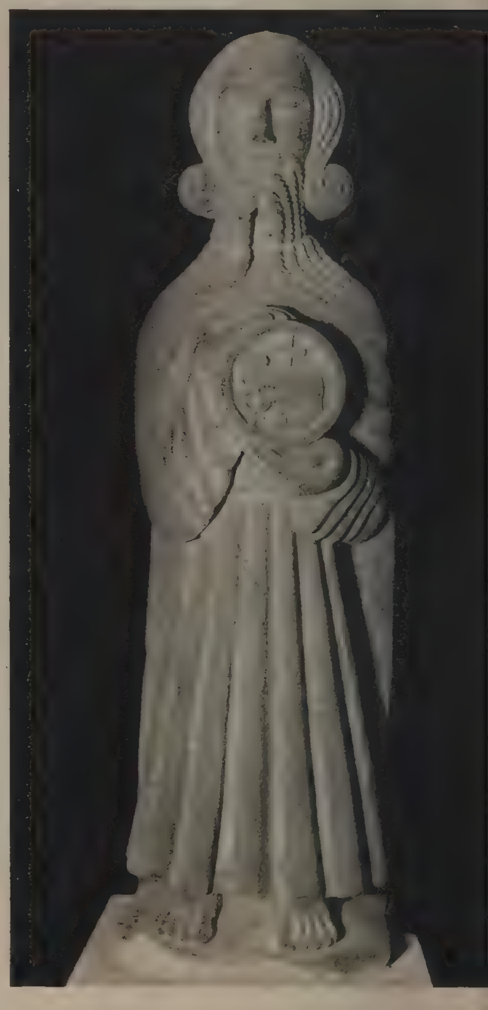
Saint-Sulpice est toujours debout !

Certes, les cartes que nous présentons ici ont été affranchies avec des timbres à cinq centimes. Il serait trop facile de remplir des pages de l'Art Sacré avec de telles turpitudes. Mais il est trop facile aussi de les oublier. Jetons un regard sur la photographie de la page suivante; elle a été prise dans le cadre des activités dramatiques d'un patronage. Rien n'y manque, ni le Christ bouclé, barbu et moustachu à l'ordonnance, ni le Saint-Jean qui nous fait hésiter : homme ou femme? Oui, l'art dit « de Saint-Sulpice » c'est aussi une attitude spirituelle, la confusion fondamentale entre le traditionnel et le conventionnel, c'est une sorte de langage commode, superficiel et sans vie qui évoque l'extérieur du mystère et non sa réalité profonde. Il est convenu que la prière suppose que l'on lève les yeux au ciel; il est convenu que le Christ doit manifester l'indifférence hautaine d'un héros tranquille. C'est le refus de l'imagination parce que c'est le refus de la contemplation.



Ces choses confuses :





DEUX EXEMPLES ANCIENS

Nous donnons ici deux exemples de la statuaire catalane. Ils nous permettent d'apprécier les variations de la sensibilité ancienne à travers un effort comparable de stylisation.

I. FIGURE D'APOTRE. XIIIe siècle. Musée d'Art de Catalogne. Barcelone. STYLISATION PRIMITIVE. Remarquez le beau moulé du vêtement du buste : le rythme des formes corporelles apparaît. Le bas, par contre, est assez raide et conventionnel.

II. FIGURE DE SAINT JEAN-BAPTISTE. XIVe siècle. Musée d'Art de Catalogne, Barcelone. STYLISATION ASSEZ MANIÉRÉE ET DÉCORATIVE. La qualité plastique de cette pièce cède un peu le pas aux formes arbitraires : boucles des cheveux et de la barbe, plis évasés de la tunique.

le style et les styles

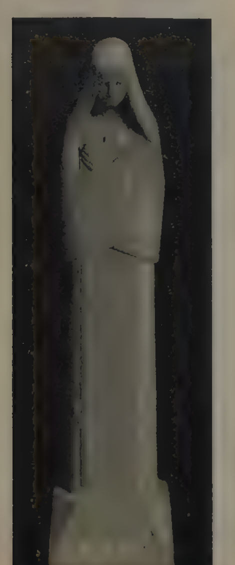
III. STYLISATION ARCHÉOLOGISANTE. C'est hélas! la tentation d'un certain nombre de sculpteurs d'Allemagne, bien que cette sculpture nous vienne du Mexique.



QUATRE VISIONS
DU CAUCHEMAR
MODERNE



IV. STYLISATION MYSTICO-SENTIMENTALE.



V. STYLISATION OBTENUE AU FIL A COUPER LE BEURRE (Ateliers de moulage des musées nationaux !).

VI. STYLISATION BABELIFORME (remarquez les plis du manteau : ils ont la forme et la taille de cheminées d'usine).





A la recherche de la fraîcheur perdue

La main qui a lié ce bouquet à la croix obéissait à un cœur sans détour, comme l'autre main qui sculpta la primitive image que l'on a voulu ici honorer. C'est le symbole de notre fraîcheur perdue, d'un regard qui calcule trop avant d'admirer, qui se justifie trop avant de créer. Ici encore l'école permanente des Beaux-Arts ouvre ses larges portes. Les sculpteurs bretons qui ont gravé ces anges ou ces fleurs ne se souciaient guère d'appartenir au grand siècle ou à celui des lumières. Ils échappent aux classifications arbitraires comme leur ciseau évitait jadis celle du style et de la mode. Ils ont parfois tenté de suivre le goût du jour, comme le Douanier Rousseau tentait de saisir la ressemblance de Guillaume Apollinaire, appliquant son centimètre sur le nez du poète pour reporter ces mesures sur la toile; ils n'ont pas réussi. Ils ont laissé faner malgré eux le flot inépuisable de leur contemplation. Ils sont un peu nos maîtres. Non qu'ils puissent nous livrer des recettes de leur art, mais ils nous révèlent une attitude d'âme, faite de curiosité devant la nature, d'humilité devant les harmonies cachées du monde; ce sont des âmes attentives qui nous ont donné la plénitude de leur cœur.

Meubles bretons.



Image de Chartres.

Ainsi en est-il aussi de ces imagiers d'Epinal dont les réussites nous étonnent. Et vous encore, enfants Egyptiens qui avez réalisé ces mystérieuses tentures qui assurent la pérennité de l'art copte, vous méritez bien le titre de professeurs dans cette école permanente qui se propose moins de l'inculquer que de faire entrer dans un silence contemplatif. Cette leçon, c'est deux doigts, l'un posé sur les lèvres pour appeler le calme et l'autre pointé vers les formes mystérieuses qui ne livreront leur secret qu'à ce prix.

Tapisseries d'enfants coptes atelier Wissa-Wassef, Le Caire.

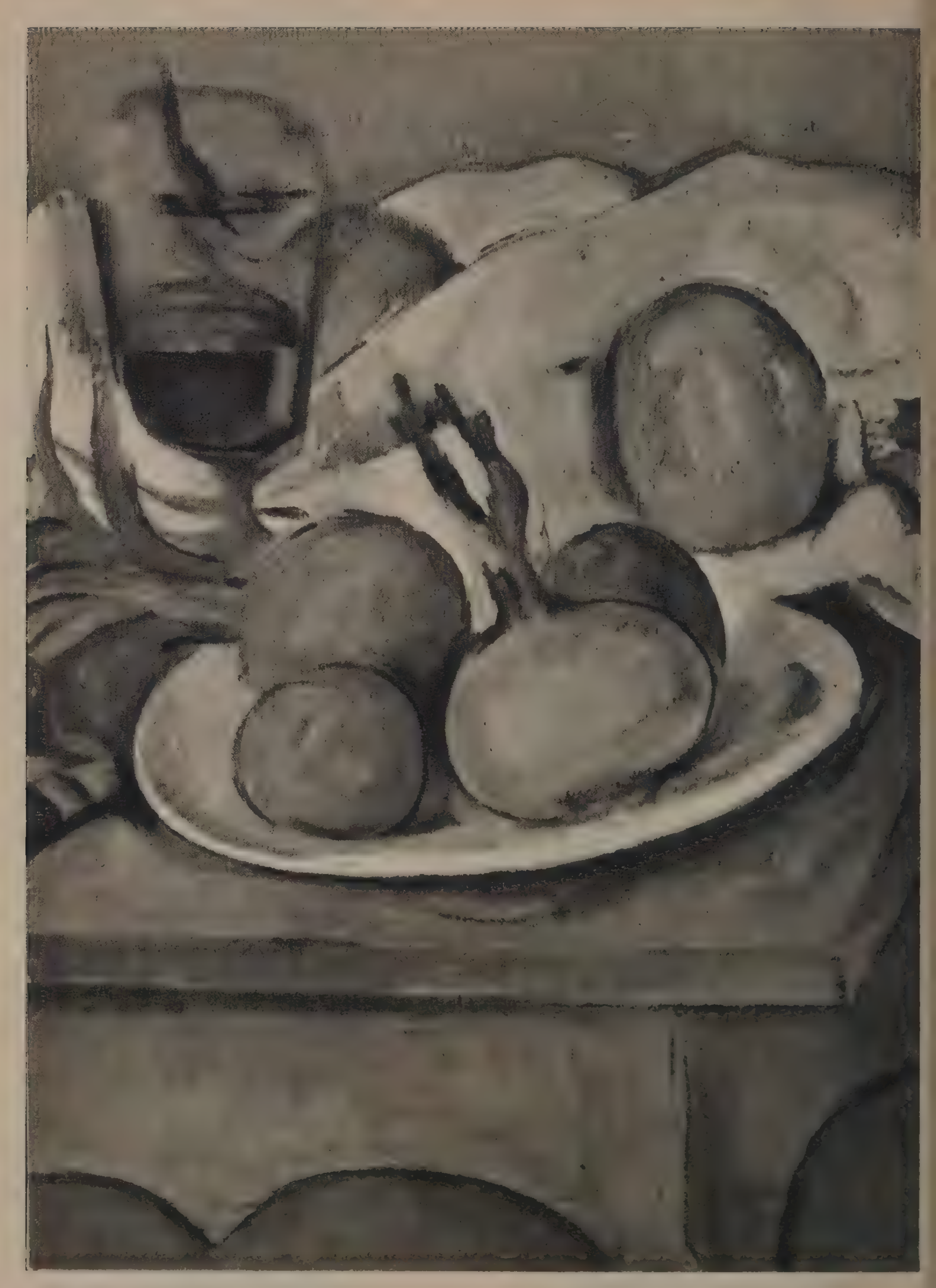


A gauche, nous donnons une photographie de l'empreinte de poissons fossiles. Une sépulture de hasard a gravé ces étonnantes médailles. A l'extrême droite, une gravure d'Ubac; elle semble s'inspirer des rythmes de l'image précédente, en réalité seule la puissance d'invention d'un grand artiste peut retrouver sans effort ces harmonies cachées. Rien d'étonnant : elle est secrètement, inconsciemment née de leur considération. Quant à la Vierge de Lourdes, de facture populaire récente, elle s'inspire des modèles académiques, mais la sensibilité et la vie ont été les plus forts.

Art populaire slovaque. N.-D. de Lourdes, 1860.



Ardoise gravée de Raoul Ubac.



Cézanne, Musée du Louvre.



Une tragique histoire de pommes

Je dis pomme mais ce pourrait être aussi poire ou oignon. Enfin, la pomme de Cézanne est devenue un symbole. Considérons ces deux photographies : l'une reproduit une nature morte de Cézanne, l'autre nous offre la vue directe de quelques fruits. Entre la toile du maître et le catalogue de chez Vilmorin il y en aura toujours pour préférer le second. La pomme-sans-problème c'est la pomme qui n'est que pomme, mais la pomme de Cézanne c'est une image de fécondité, presque de sensualité. La pomme de Chardin c'est la douceur du foyer; autre est la pomme d'un Breughel et autre est la pomme de Braque. Toutes ces formes habitent un monde qui imprègne mystérieusement leur substance et ce monde nous vient avec la pomme, par elle. C'est la force mystérieuse de la poésie de nous révéler des mondes cachés, identifiés, par un regard grossier, au seul monde de l'apparence. Quand l'objet commun devient miroir de l'âme nous sommes en plein mystère de cette évocation plus étrange et plus réelle que celle des esprits. Mais il est tragique de voir que nous nommons réalité ce qui n'apparaît qu'en un clin d'œil et ce que nous appelons nature morte, les Allemands le nomment vie silencieuse.



Voici l'image d'une restauration intelligente due à Monsieur STOSKOPF. *Il s'agit de l'église de BRUMATH dans le Bas-Rhin.*

Nous reproduisons ici dans sa totalité un article que Monsieur le Chanoine Bourgeois, Président de la commission d'art sacré du diocèse de Strasbourg vient de publier dans la revue ELAN. La justesse de ses vues et l'urgence des solutions qu'il propose nous ont semble déborder largement l'intérêt du diocèse alsacien.

ARCHITECTURE RELIGIEUSE ET FOLKLORE ALSACIEN

L'effort de construction d'églises nouvelles se poursuit actuellement en Alsace sur deux plans. Celui de la reconstruction d'abord, quand il s'agit de ressusciter de leurs cendres les quelque quarante lieux de culte que la guerre a détruits, celui de la création d'églises nouvelles ensuite, quand il s'agit de doter de sanctuaires les agglomérations récentes qui enserrent de plus en plus nos chefs-lieux départementaux ou d'arrondissements et nos cités industrielles. Dans ce dernier cas l'initiative part du secteur privé, c'est-à-dire des comités paroissiaux de construction et s'étend aussi bien sur le choix de l'architecte que sur l'envergure de l'œuvre et son financement. Les prêtres et laïcs qui composent ces comités sont très ouverts sur les problèmes d'esthétique que pose la création d'une église. Ils se documentent par des lectures et des voyages, désirent que l'œuvre entreprise réponde dans son architecture et dans son aménagement intérieur au sentiment de notre temps et qu'elle témoigne des aspirations artistiques et religieuses de la chrétienté d'aujourd'hui. Ils font confiance à l'architecte qu'ils ont choisi et il ne dépendra en général que du talent et de la sensibilité de celui-ci pour que l'église soit une réussite. *Dans le secteur de la reconstruction, la situation faite à la liberté créatrice de l'architecte n'est pas toujours aussi favorable.* Ici, le sort d'un projet d'architecture dépend en premier lieu du conseil municipal, puisque dans la plupart des cas, l'église est propriété communale. L'expérience prouve que tous les conseils municipaux n'ont pas, vis-à-vis de l'architecture religieuse, cet esprit d'ouverture dont nous parlions tout à l'heure. D'autre part, la tâche de reconstruire l'église est réservée en règle générale à l'architecte communal, lequel, bien souvent, ne s'est pas intéressé jusqu'ici à l'architecture religieuse, et aura, de ce fait, tout à apprendre sur la signification et les exigences d'un lieu de culte. Encore faut-il qu'à cette documentation il ajoute un talent créateur original et inventif. Dans beaucoup de cas, la reconstruction d'une église sinistrée se trouve donc, du point de vue esthé-

tique du moins, sérieusement compromise. Les entreprises qui font preuve d'une recherche de vérité dans l'art de bâtir une église, sont et resteront sans doute une minorité, telles les réalisations de Seltz, Gambsheim, Rhinau, Illhaeusern ou Holtzwihr. J'en veux pour preuve les documents qui ont été montrés dans *la section alsacienne de l'exposition itinérante des « Eglises reconstruites de France », ouverte à Strasbourg en juillet dernier. Le retard de l'Alsace dans la conception du lieu de culte moderne s'est manifesté, preuve en main*, à l'exception des églises que nous venons de citer et qui sont, à une seule près, l'œuvre d'architectes venus de l'intérieur!

Comment expliquer ce retard, quand on pense que nous avons, devant nos portes, les chefs-d'œuvre de l'architecture religieuse suisse, la chapelle de Ronchamp, certaines églises nouvelles de Franche-Comté ou de Lorraine, c'est-à-dire des témoignages divers, qu'il ne s'agit, certes, pas de copier, mais auxquelles il faudrait, chaque fois que cela est possible, ajouter les nôtres, fruits d'une recherche spirituelle et d'une imagination créatrice authentique, valables dans chaque cas de construction ou de reconstruction d'une maison de Dieu! Disons-le tout simplement : ce qui empêche cette liberté créatrice dans de si nombreux cas, *c'est le complexe alsacien lui-même*. Les gens qui s'opposent au style nouveau de l'édifice religieux — style qui pourtant n'est pas né d'un caprice ou d'une mode, mais de l'emploi d'un matériau neuf, (le béton) au service du renouveau spirituel de la chrétienté d'aujourd'hui, et cela dans les conditions de l'économie de notre temps! — ces gens dis-je, croient que la forme d'une église alsacienne doit toujours et obligatoirement comporter l'inévitable clocher à bâtièvе, une nef rectangulaire et un chœur en abside ou en carré, en tout cas moins large que la nef, un porche surmonté d'une rosace, des fenêtres en plein cintre et — last not least — le nid de cigognes obligatoire. Si l'on renonce aux frises romanes et aux tympans gothiques, c'est bien à regret, et uniquement parce que la pierre de taille est hors de prix... Vous qui aviez pensé qu'on pouvait bâtir en Alsace comme ailleurs, c'est-à-dire comme à Bâle ou à Olten, à Francfort ou à Fribourg, à Sochaux ou à Arles, détrompez-vous! *Nous sommes ici au pays de l'Ami Fritz et de Hansi. L'Eglise, même neuve, doit encore faire partie du folklore. Elle doit continuer à incarner le passé et non point préfigurer l'avenir*. Je ne dis pas que dans le cas d'une localité fortement marquée par l'architecture du XVIe ou du XVIIIe siècle, il faille ne pas tenir compte de l'aspect urbain en construisant la nouvelle église. Mais on peut le faire sans tomber dans le pastiche. La Revue « L'Art Sacré » a souvent publié des documents photographiques qui prouvent qu'une forme architecturale nouvelle peut très bien s'intégrer à un ensemble ancien, si elle est pure et harmonieuse en elle-même. Ce qu'il y a alors de permanent en elle s'accorde avec ce que les formes anciennes contiennent de définitif en fait de beauté. La diversité des styles — diversité que nous rencontrons souvent dans un même édifice sacré — reflète la vie elle-même d'un siècle à l'autre, que dis-je, d'une génération à l'autre! Par le fait même que l'Eglise se trouve engagée dans le présent et dans l'avenir, chargée de sauver notre monde, il faut qu'elle érige ses lieux de prière et de sacrifice dans le style de vie de notre époque, sous peine d'être considérée comme une institution fossilisée, sans emprise sur la pensée et le sentiment de notre génération. Comme le poète qui voulut, sur des thèmes antiques, dire des vers nouveaux, les chrétiens doivent exprimer dans les conceptions et les possibilités de notre temps, l'idée de la maison de Dieu.

Il fut récemment question de la reconstruction de l'église Saint-Jean à Strasbourg. Cette reconstruction aurait pu fournir une occasion magnifique pour la création d'un centre paroissial moderne au cœur de la ville. On aurait pu espérer un moment que nous aurions dans la capitale de l'Europe un monument d'art sacré capable de figurer honorablement à côté d'églises comme celles de la Toussaint à Bâle ou de Saint-François à Riehen, poèmes limpides et purs que l'architecture d'aujourd'hui a dédiés à la gloire de Dieu. Il n'en sera rien, hélas. On nous répète que Saint-Jean de Strasbourg sera *reconstruit à l'identique*, du moins en ce qui concerne le porche et la façade latérale, ALORS QUE NI L'ASPECT DU QUARTIER NI LES EXIGENCES DU CULTE PAROISSIAL NE JUSTIFIENT PAREILLE ERREUR. Cette église, qui n'avait pas été voulue, à son origine, comme église paroissiale, puisqu'elle était un sanctuaire conventuel, sera aménagée à l'intérieur, par je ne sais quel ingénieux mensonge, en un local dont les dispositions et la perspective contrediront en tout point celles de la façade, afin de permettre, malgré l'orientation de celle-ci, le déroulement normal de la vie liturgique, au sein d'une grande paroisse. D'avance, cette malheureuse reconstruction se voit condamnée à être un non-sens et la raison de tout cela, paraît-il, consiste dans le fait qu'il sera possible de conserver au-dessus du porche un clocheton médiéval déjà trop restauré pour conserver une valeur d'authenticité indiscutable.

Je crois que cet exemple nous montre la tendance du traditionalisme alsacien : Se contenter du médiocre, pourvu qu'il sente l'ancien, plutôt que de se compromettre dans des formes d'art que les siècles n'ont pas encore consacrées. Plus tard, quand elles l'auront été, il se trouvera toujours quelque historien local pour prouver que l'Alsace y avait sa part, et cela suffira pour rassurer notre patriotisme de clocher...

Nous sommes cependant quelques-uns à croire que le folklore alsacien est, pour l'architecture sacrée de notre temps, comme d'ailleurs pour la peinture et la sculpture religieuse, une base de départ trop étroite et trop mesquine. Nos églises doivent être inspirées par des valeurs plus concrètes. Il faut qu'elles répondent aux exigences de leur fonction spirituelle comme de leur structure matérielle. Une église est avant tout le lieu de réunion des fidèles, qui doivent s'y trouver à l'aise et à l'abri, et le lieu de résidence du Seigneur, lieu inspiré et suggestif de sa réelle présence. Il y a une manière actuelle contemporaine, de réaliser ce lieu, *de lui donner l'empreinte de notre sensibilité et de notre piété. C'est une question de technique et d'esprit*. Il faudrait que ceux qui ont à connaître et à décider des plans de nos architectes, le sachent. Et il faut que nos architectes aussi y croient. Mais il faudrait encore autre chose : à savoir que l'ordre des architectes, mis en présence d'un projet valable combattu par des instances dont l'incompétence en matière architecturale est manifeste, ait le droit et la possibilité de protéger la liberté créatrice de l'auteur.

Chanoine BOURGEOIS.

PHOTOGRAPHIES

Brassaï : p. 1 ; P. Belzeaux : p. 2, 3 ; Los (Foto-Express) : p. 5 ; J. Caps : p. 6 à 17, 32 ; B. M. Bernand : p. 19 ; Museos de Arte de Barcelona : p. 20 ; W. Reuter : p. 21 ; Keystone : p. 21 ; L. Hervé : p. 22, 23 ; Atelier Wissa-Wassef ; p. 25 ; Musée Slovaque de Bratislava : p. 27 ; R. Ubac : p. 27 ; L. Laniepce : p. 28 ; Camera : p. 29 ; Fleischel : p. 30.



BIENHEUREUSE VISION DE PAIX

Quand les morts eux-mêmes avaient droit à la beauté, leurs tombes étaient une espérance.

L'ART SACRÉ. Directeurs R. R. P. P. Capellades et Cocagnac, O. P.

Directeurs de 1937 à 1954 :

R.R.P.P. COUTURIER et RÉGAMEY O. P.

fondé par G. Mollard, Joseph Pichard et L. Salavin

Prix du fascicule : 180 fr.

Abonnements : 1 an, France : 800 fr. - Étranger : 1.200 fr. : Abonnement de soutien : 1.500 fr.
aux Éditions du Cerf, 29, bd Latour-Maubourg, Paris-VII[e] - C.C.P. Paris 1436-36

Imp. GEORGES LANG, PARIS 19[e] - Dépot légal, 4[e] trimestre 1957. Le gérant : FLEURET Autorisation N° 19.886.